**Semestre 2 - Représentations du monde : Renaissance-Lumières**

**Axe transversal 1 - Monstre et monstrueux : du prodige à l’objet scientifique**

**Michel de Montaigne, *Essais*, « D’un enfant monstrueux » (1595)**

Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disaient être le père, l'oncle et la tante, conduisaient pour le montrer à cause de son étrangeté et pour tirer de cela quelque sou. Il était en tout le reste d'une forme commune, et se soutenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres enfants de même âge ; il n’avait encore voulu prendre autre nourriture que du tétin(1) de sa nourrice ; et ce qu’on essaya en ma présence de lui mettre en la bouche, il le mâchait un peu, et le rendait sans avaler; ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier ; il était âgé de quatorze mois tout juste. Au-dessous de ses tétins, il était attaché et collé à un autre enfant sans tête, et qui avait le canal du dos bouché, le reste intact : car il avait bien un bras plus court que l'autre, mais il lui avait été cassé par accident à leur naissance ; ils étaient joints face à face, et comme si un plus petit enfant voulait en embrasser un plus grand.

La jointure et l’espace par où ils se tenaient n’était que de quatre doigts ou environ, de manière que si vous retroussiez (2) cet enfant imparfait, vous voyiez au-dessous le nombril de l’autre : ainsi la couture se faisait entre les tétins et son nombril. Le nombril de l’imparfait ne se pouvait voir, mais oui bien tout le reste de son ventre. Voilà comment ce qui n’était pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et jambes de cet imparfait, demeurait pendant et branlant sur l’autre, et pouvait lui aller sa longueur jusque à mi-jambe (3). La nourrice nous précisa qu’il urinait par tous les deux endroits ; aussi étaient les membres de cet autre nourris et vivants (4), et en même point que les siens, sauf qu’ils étaient plus petits et menus. [...]

Ce que nous appelons monstres ne le sont pas pour Dieu, qui voit dans l’immensité de son ouvrage l’infinité des formes qu’il y a englobées; et est à croire que cette figure qui nous étonne (5) se rapporte et tient à quelque autre figure d’un même genre inconnue à l’homme. De sa toute sagesse (6) il ne vient rien que du bon et du commun et du régulier ; mais nous n’en voyons pas l’assortiment (7) et la relation.

*Quod crebro videt, non miratur, etiam si cur fiat nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet*. (8)

Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coutume : rien n’est que selon elle, quel qu’il soit (9). Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l’erreur et l’étonnement que la nouveauté nous apporte.

1. Sein
2. Retourniez, souleviez
3. Lui arriver jusqu’à mi-jambe
4. les membres de cet autre étaient donc aussi nourris et vivants
5. au sens fort : qui nous frappe profondément
6. la sagesse de Dieu
7. l’harmonie
8. Citation de Cicéron, homme d’Etat et auteur romain du IIème siècle avant J. C. La traduction du passage pourrait être la suivante : « Ce que (l'homme) voit fréquemment ne l'étonne pas, même s'il en ignore la cause. Mais si ce qu'il n'a jamais vu arrivé, il pense que c'est un prodige. »
9. il n'y a rien, quoi que ce puisse être, qui ne soit pas selon la nature.

**Mme Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête* (1757)**

Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir.

« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ?

- Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.

- Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

- Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.

- Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête.

- On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.

- Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente.

- Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

- Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre.

- Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat.

- Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit :

« La Belle, voulez-vous être ma femme ? »

Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant :

« Non, la Bête. »

Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :

« Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »